

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **11 (1877)**

Heft 7

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Rambeau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} juillet 1877.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Tribunal à Neuchâtel.

Le charme de nos bois.

Vieille forêt, site enchanteur,
Où chaque coin cache une fleur,
C'est sous tes sapins et tes hêtres
Que je sens mon âme renaître!

Je goûte le calme et la paix
Sous ce dôme au feuillage épais
Dont chaque arbre est une colonne
Nul bruit du monde n'y résonne.

Que l'on jouit d'un doux bonheur
Dans ces endroits pleins de fraîcheur
Errant au sein de la verdure,
Écoutant parler la nature.

De brillants et joyeux rayons
Se jouent sur les verts gazons,
Tandis que la brise volage
Murmure à travers le feuillage.

J'entends le gai petit oiseau,
Perché sur un frêle rameau,
Au haut duquel il se balance,
Chantant avec reconnaissance.

A nos pieds, de petites fleurs
Étalent leurs fraîches couleurs,
Chacune en un muet langage,
À la contempler nous engage.

Que de beauté, que de splendeur
Dans tes œuvres, ô Créateur,
Car ta sagesse est infinie,
Et ta bonté jamais varie.

Fleurier, mai 1877.

M. G.
âgé de 14 ans.



Les Gorges de l'Areuse. (Suite).

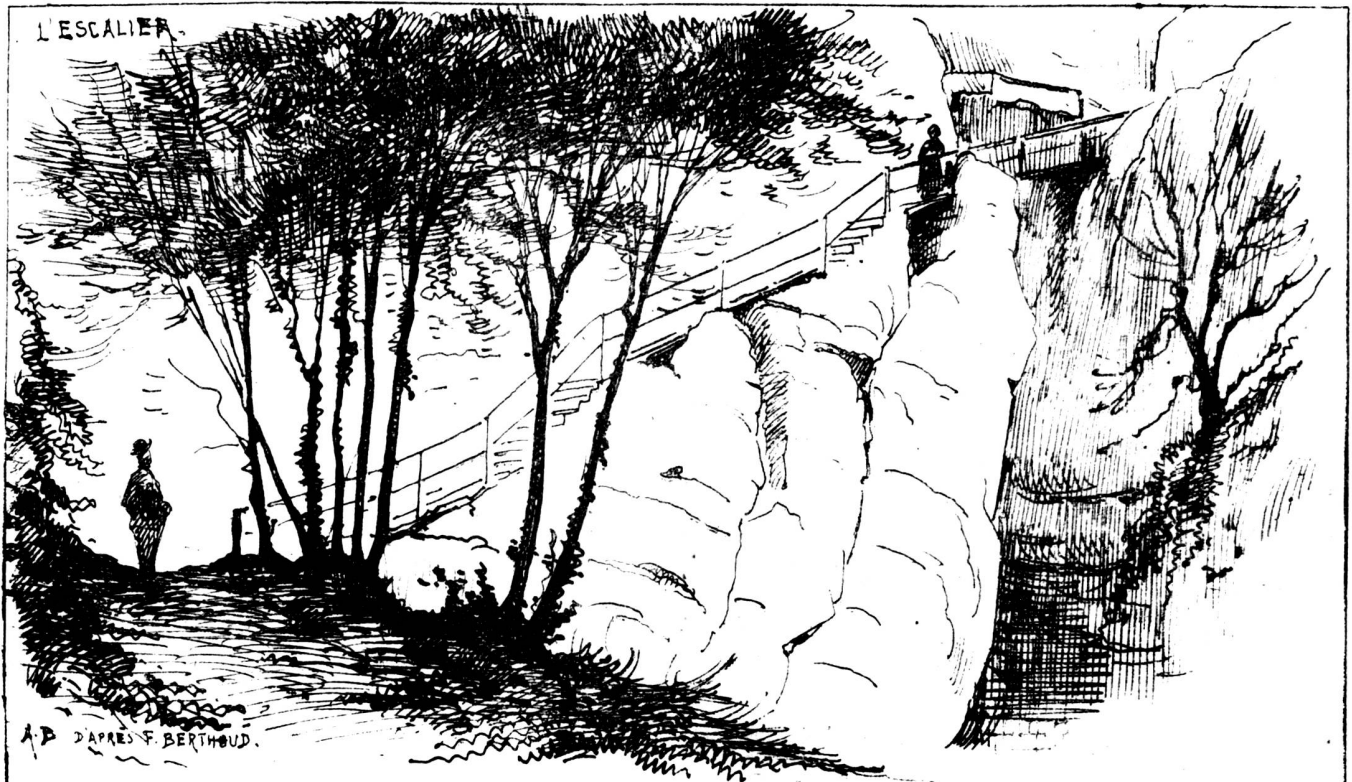
Venez Messieurs et Mesdames.

La mère sans danger y peut mener sa fille, à condition que celle-ci soit sage et obéissante; toutefois le chemin est inégal, la barrière fragile, point de faux-pas, Mademoiselle ni de vertiges. Vos seurs les déesses des bois et des eaux ne vous sauveraient pas.

Après cela il ne faut pas avoir peur, mais un peu de prudence, si il vous plaît.

À mi-hauteur, à peu près entre le pont que nous venons de quitter et le pré où nous reviendrons tout à l'heure nous reposer, s'ouvre le nouveau sentier, tout ombragé par les arbres touffus qui croisent au dessus et au dessous dans les anfractuosités et dans les accidents du banc de calcaire creusé par l'Areuse. Aucun rayon de soleil n'y pénètre, si ce n'est par taches brillantes, éparées çà et là au travers du feuillage. On ne voit pas la rivière, on l'entend à peine, elle dort ou sommeille peut-être elle rêve. Pour nous en assurer, quittons le sentier; justement à deux pas, à droite, une terrasse est préparée avec un banc rustique et bien entourée d'un parapet de branchage, fort nécessaire du reste. On est là au cœur de la situation, comme sur une tour isolée de trois côtés entourée d'un précipice. Le spectacle est effrayant mais beau, grandiose, solennel. Tout au fond, dans la nuit, l'onde semblable à un serpent tortueux, aux écailles métalliques brunes avec une frange mobile de nacre changeante, des deux côtés les hautes parois moussues, sculptées, taillées, cannelées de mille manières, et sur leurs assises colossales tantôt saillantes comme la proue des navires ou creusées en nefs profondes, des mousses, des lichens, de longues herbes tombantes, des arbres debout, d'autres renversés, dont les racines en plein air s'abreuvent et





vivent des humides effluves qui montent incessamment de l'abîme obscur; des ponts suspendus, aériens, sans points d'appui, et par dessus des rameaux enlacés, des feuillages de couleurs différentes confondus, mêlés, croisés, immense draperie toute chargée de dessins étranges et d'arabesques folles, dôme étrange, toit flottant entre ciel et terre que perce à peine, çà et là, quelques étincelles de lumière, clair obscur dans lequel se perdent et reparaissent tour à tour les mêmes objets — en se transformant, si bien que l'œil ne peut les saisir et que par moments l'esprit troublé se croit pris d'hallucination. On voudrait fuir et l'on reste, fasciné immobile, sans trop savoir si l'on est encore dans le monde des mortels ou dans le séjour des ombres. Tel est ce tableau fantastique. Nulle part je n'en ai vu de plus saisissant, et il se reproduit et se transforme avec des variantes infinies dans la même gamme de tons et d'effets, pendant une demi-heure. Ce belvédère donne tout le motif et la clef de la symphonie, dirait un musicien. Le sentier ne fait qu'en présenter les développements, mais des développements de maître, toujours nouveaux, toujours inattendus, qui ajoutent à l'impression, la complètent et l'impriment dans la mémoire en traits ineffaçables. Ici le rocher semble s'être effondré et une grande coulée de terre s'étend sur lui et le dérobe aux yeux; là c'est la rivière elle-même qui a disparu; au lieu d'une tranchée, elle s'est construite un tunnel. Jamais de vaines redites, toujours des surprises. . . . jusqu'à ce que tout à coup de ces scènes puissantes et majestueuses on passe à d'autres scènes moins severes et à d'autres mélodies.



nymphe nonchalante, mais pour tout ce qui est utile et bon en soi : les bibliothèques, les musées, les fêtes populaires... et les sentiers...

A l'endroit où le rocher resserre semblait dire : Tu n'iras pas plus loin - un petit pont, plus audacieux que le premier nous ramène en pleine lumière et par des escaliers taillés dans une muraille perpendiculaire le promeneur descend presque au bord du torrent, qu'il voit devant lui accourir en bondissant au milieu de grands blocs tombés des hauteurs. Là tout est clarté, le soleil jette ses rayons sur l'écume des ondes et sur les cimes des hêtres métiles, il anime, réchauffe, colore. L'andante succède l'allegro, et c'est toujours la même symphonie.

Mais bientôt le sentier s'arrête brusquement et l'on ne sait pas bien pourquoi; aucune barrière ne s'oppose à son passage l'espace est ouvert devant lui et la rive elle-même semble plus invitante et d'accès plus facile.

Que voulez-vous ? C'est la ligne suspendue à moitié chemin de la page le papier ne manque pas ni l'outil... mais l'inspiration l'écrivain se gratte la tête il cherche l'idée la bonne l'excellente la seule nécessaire... et attend qu'elle vienne.

Ainsi font les auteurs du sentier... ils ont vu le fond de leur escarcelle cependant bien garnie au départ et restent là attendant que Jupiter à travers les nues fasse tomber sur eux la pluie de Danaë.

Il ne faut pas un miracle pour cela ou plutôt ce miracle en notre heureux pays se renouvelle sans cesse non pour satisfaire l'avidité des (à suivre).